

ПБГ 532

HISTOIRE
YOUGOSLAVE



РАЂЕНО
У ДОМУ МАЛОЛЕТНИКА
БЕОГРАД
КРАЉЕВИТА МАРКА 9.
ТЕЛЕФОН 751.





I. G. 6
532

ID = 3609

Лука Ћеловић
БЕОГРАД

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Б. 45536

Luka Čelović
BEOGRAD

Histoire Yougoslave

L'histoire des Yougoslaves, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'heure actuelle, est l'histoire d'un peuple nullement agressif, mais très vigoureux et résistant, et qui, en dépit des malheurs exceptionnels qu'il eut à subir, a su conserver sa nationalité et s'affirmer homogène et plein de jeunesse. Etant donnée la situation géographique qui fait des pays yougoslaves le chemin le plus direct entre l'Occident et l'Orient, c'est-à-dire entre l'Europe occidentale, centrale et septentrionale d'une part, et les Balkans, l'Adriatique et l'Asie Mineure d'autre part, ces pays ont été de tout temps le théâtre de grandes rivalités politiques et de formidables luttes de races. Bien des Etats puissants aux tendances conquérantes, — Byzance, la Hongrie, la Turquie, Venise, l'Autriche, — ont, pendant des siècles, fait d'innombrables efforts pour briser la résistance yougoslave, qui entravait la réalisation de leurs ambitions. Ces efforts, malgré tout, restèrent sans résultats définitifs. Il est vrai que les Yougoslaves, au cours de ces luttes gigantesques, ont succombé et furent subjugués par d'autres nations. Il est vrai aussi que, par ces événements, ils furent arrêtés dans leur essor, et ne purent parvenir ni à une cristallisation achevée ni à

l'union définitive. Néanmoins, ils se sont créé, au prix de lutttes obstinées et de sacrifices sans nombre, des conditions d'existence qui leur garantissent cette union dans l'avenir. Une bonne partie des pays yougoslaves a formé deux États indépendants, : la Serbie et le Monténégro. Les autres pays yougoslaves, encore sous la domination étrangère, attendent le moment de s'unir à eux, et le peuple y a la conscience très nette d'appartenir à la même nation, et le vif désir de se rattacher à la mère-patrie.

A ce que nous venons de dire, une esquisse très rapide de l'histoire yougoslave servira de preuve.

Les origines.

(V^e-VII^e SIÈCLES).

Ainsi que tous les Slaves, les Yougoslaves habitaient aux temps les plus anciens, l'est de l'Europe, l'immense espace des vallées boisées au nord de la mer Noire et à l'est des Carpathes. A l'époque de la migration des peuples, les Slaves commencèrent à se répandre vers le sud et l'ouest, et dès le V^e siècle nous voyons les Yougoslaves pénétrer jusqu'au Danube inférieur. Leur expansion vers le sud et vers l'ouest se faisant, avec le temps, de plus en plus intense, nous les voyons au VII^e siècle définitivement installés dans la partie occidentale de la péninsule balkanique, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire dans les pays qu'ils habitent aujourd'hui de la Soča (Isonzo), du Timok, de la Drave, la Mure et le Danube à l'Adriatique. Ces pays étaient l'ancien Illyricum romain (le Noricum, la Pannonie, la

Mesie, la Dalmatie, la Prévalitaine et la Dardanie) et c'était l'Empire byzantin qui les gouvernait. Les empereurs de Byzance combattirent d'abord ces Yougoslaves (sous Justin I^{er}) mais, plus tard (sous Héraclius), ils commencèrent à les traiter avec plus de ménagement, et finirent par les laisser s'installer dans leur nouvelle patrie, en leur faisant reconnaître la souveraineté byzantine.

Aux VIII^e et IX^e siècles, l'époque de la cristallisation commença, et les nationalités purent se dégager de la poussière ethnique et se différencier du conglomerat chaotique dans lequel elles étaient embrassées. C'est en 822 qu'on trouve pour la première fois le nom des Serbes, en 845 celui des Croates ; le nom des Slovènes est d'origine moderne, ceux-ci étant connus, autrefois, sous le nom général de Slaves.

Les Yougoslaves se convertirent bientôt au christianisme. C'est au VII^e siècle que cette conversion commença, en Dalmatie, mais c'est surtout au IX^e siècle qu'elle s'accomplit. Les deux grands apôtres slaves, Cyrille († 869) et Méthode († 885), qui prêchèrent le christianisme aux Slaves du nord (Moravie, Pannonie) et qui traduisirent la Bible et les premiers livres liturgiques en langue slave, furent les fondateurs du christianisme parmi les Slaves en général. Leurs premiers disciples (Clément, † 916) propagèrent la religion chrétienne et la liturgie slave parmi les Yougoslaves. Cette liturgie s'est conservée jusqu'à nos jours, non seulement parmi les fidèles de l'église orthodoxe, mais aussi parmi les Yougoslaves catholiques de Dalmatie, Croatie et Istrie, qui eurent à lutter pendant des siècles pour la faire définitivement reconnaître par le Vatican.

La formation des premiers États.

(VII^e-XII^e SIÈCLES).

Les premiers Yougoslaves qui formèrent un Etat autonome furent les Slovènes. Lorsqu'au commencement du VII^e siècle, le Slave Samo fonda un grand Empire slave, les Slovènes furent compris dans cet Empire. L'Empire ayant péri en 662, les Slovènes de la Carinthie, Carniole, Styrie, Gorica (Goritz) et Gradiška actuelles formèrent un Etat indépendant (Carantania), et furent gouvernés par les princes des dynasties nationales (Borut, Hotimir, Valjhun etc.) qui résidaient dans le Gosposvetsko polje, au nord de Celovec (Klagenfurt). Cet état de choses dura plus d'un siècle, jusqu'au temps de Charlemagne. Celui-ci, étendant de plus en plus son Empire vers l'est, subjuga les Slovènes en 778, et depuis ce moment les Slovènes ne reconquirent jamais plus leur indépendance. Après la mort de Charlemagne (814) et la conclusion du traité de Verdun (843), les pays slovènes devinrent partie de l'Empire allemand d'alors.

Les Croates formèrent leur Etat à la fin du VIII^e siècle et au commencement du IX^e siècle. C'est sur le littoral adriatique (Klis, Trogir, Nin, etc. — Clissa, Traù, Nona etc.) que cet Etat se forma, et les premiers princes croates furent Borna, Vladislav, Mojislav (vers 839), Trpimir (vers 852) etc. Plus tard, l'Etat s'agrandit et ses frontières allèrent au sud jusqu'à la Cetina et au nord jusqu'aux montagnes de l'Istrie (la part orientale de l'Istrie appartenait au royaume croate, tandis que la part occidentale échut au

patriarcat d'Aquilée et plus tard à la principauté de Gorica), en embrassant aussi les pays du Vélébit et les bassins de l'Una, du Vrbas et de la Save. En 910, Tomislav se fit proclamer roi, et la royauté qu'il fonda dura tout le long des x^e et xi^e siècles. Les rois de la dynastie nationale furent Mihajlo, Stjepan, Krešimir et ses fils, Zvonimir, qui fut un des plus importants, etc. La Croatie s'agrandit au temps de la royauté, le pays de la Neretva (Narenta) et une part de la Bosnie en firent partie. Cependant, en 1102, un événement de la plus grande importance eut lieu. Les luttes intestines ravageant le pays après que la dynastie nationale se fût éteinte, on procéda à l'élection d'un nouveau roi, et on élut Koloman, roi de Hongrie, qui par sa mère avait quelque droit à l'héritage de Zvonimir († 1089). On le couronna roi de Croatie et de Dalmatie. La Croatie réalisa ainsi l'union personnelle avec la Hongrie. Les deux pays devinrent deux royaumes différents, sous un même roi, et les rois de Hongrie eurent dès lors des obligations spéciales envers la Croatie, par exemple de se faire couronner spécialement rois de Croatie, et de prêter serment à la constitution croate. Quant aux choses de l'intérieur, la Croatie garda sa complète autonomie.

En même temps que les Croates (ix^e siècle) les Serbes formèrent aussi leur Etat. Le premier noyau de cet Etat se trouva dans les montagnes du cours supérieur de la Drina. Les premiers princes furent Vlastimir (vers 850), Mutimir, Petar, etc. L'Etat s'agrandit au cours des ix^e et x^e siècles, au sud et à l'ouest. Le prince Časlav (vers 960) tenait en son pouvoir tout le territoire entre la Save et la mer Adriatique et entre la Vrbas et la Morava. Mais les temps étaient très

difficiles, et le jeune Etat eut à soutenir de grandes luttes contre la Bulgarie, alors très puissante, et l'Empire de Byzance, le plus ancien et le plus puissant Etat des Balkans. Après la mort de Časlav, l'Etat serbe succomba d'abord sous les coups des Bulgares, puis sous ceux de l'Empire de Byzance (1018). Au cours du XI^e siècle, les Serbes commencèrent à s'affranchir de nouveau de la domination byzantine. La Zeta d'abord — sur le littoral, à l'ouest du lac de Scutari — se créa une indépendance et devint une principauté (sous Stjepan Vojislav) et plus tard un royaume (sous Mihajlo, Bodin), qui dura jusqu'à la fin du XII^e siècle. Puis la Raška — cours supérieur de la Drina — s'émancipa et s'érigea en principauté (Vukan, Uroš, Deša, etc.). Celle-ci devint de plus en plus forte, acquit la suprématie sur la Zeta, se fit le représentant de la lutte contre Byzance et assuma le rôle de délivrer le peuple serbe du joug byzantin. A la fin du XII^e siècle, le grand župan (prince) Stefan Nemanja réunit les deux provinces sous son sceptre, s'affranchit de Byzance et fonda un puissant Etat serbe.

La Serbie et la Bosnie,

les plus grandes puissances de la péninsule.

(XII^e-XIV^e SIÈCLES)

Au cours des XII^e-XIV^e siècles, l'histoire des Yougoslaves se réduit forcément à l'histoire de la Serbie et celle de la Bosnie. Le sort des pays slovène et croate mérite pourtant d'être noté.

Dans l'Empire allemand, auquel les provinces slovènes étaient incorporées, apparurent au

X^e siècle plusieurs duchés autonomes : la Bavière, la Saxe, etc. En 976, on forme de la sorte un duché des pays slovènes, qui comprit la Carinthie, la Styrie et la Carniole, et un siècle plus tard, un comté qui comprit la Gorica et la Gradiška. Le premier Etat, le duché de Carinthie, fut d'abord gouverné par les ducs allemands d'Eppenstein (XI^e-XII^e siècles) et les ducs de Sponhein (XII^e-XIII^e siècles). Plus tard, au XIII^e siècle, ce duché fut conquis partiellement par les Hongrois et plus tard complètement par Ottokar, roi de Bohême, qui conquiert aussi l'Autriche. En 1278, Rodolphe de Habsbourg ayant vaincu Ottokar, au Marchfeld, s'empara de ce duché slovène, l'unit à l'Autriche, qu'il prit aussi, forma de ces pays un apanage de la dynastie des Habsbourg, et fonda ainsi le noyau de l'Autriche actuelle. Le second Etat, c'est-à-dire le comté de Gorica et Gradiška, fut gouverné par les comtes allemands (comtes de Gorica) tout le long des XII^e-XV^e siècles. En 1500, il échut à la maison des Habsbourg, en subissant ainsi le même sort que les autres pays slovènes. Les traditions de l'ancienne indépendance slovène — et qui consistaient en ce que les ducs, en prenant possession de ces pays, étaient obligés de prononcer, pendant la cérémonie du couronnement, certaines formules en langue slovène, furent respectées par les ducs régnants jusqu'au commencement du XV^e siècle. Mais plus tard on voulut les ignorer, et elles tombèrent en désuétude. Ernest de Habsbourg fut le dernier duc de Carinthie qui montât au pouvoir selon le cérémonial traditionnel, le 18 mars 1414. Les Habsbourg commencèrent aussi, et de bonne heure, à faire coloniser les pays slovènes par des Allemands.

C'est en 1363 à peu près que l'on colonisa l'îlot allemand bien connu de Kočevje (Gottschee) en Carniole.

La Croatie n'eut pas de relations réglées avec la Hongrie, après l'élection de Koloman comme roi de Croatie. Il est pourtant certain que la Croatie posséda son autonomie et ses privilèges et que l'union avec la Hongrie ne tenait qu'à la personne du monarque. Aux XII^e et XIII^e siècles, plus d'un roi de Hongrie confia le gouvernement de la Croatie à son fils. Il est vrai qu'on supprima bientôt l'ancienne cérémonie du couronnement des rois de Hongrie avec la couronne du royaume de Croatie, mais cela ne voulut pas dire que la Croatie fut incorporée à la Hongrie. Au contraire, plusieurs bans des puissantes familles de la noblesse croate gouvernèrent la Croatie presque sans contrôle et reçurent même le droit de transmettre héréditairement le titre et les fonctions de ban de Croatie.

L'état de choses changea au XIV^e siècle. Ayant accès à la mer dès l'époque de Koloman, la Hongrie devint de plus en plus forte, et sous Louis le Grand (1342-1382) elle atteignit l'apogée de sa puissance. La Croatie eut à souffrir alors de cette puissance grandissante, et devint en réalité, bien que non pas en droit, un état vassal.

Cependant, la Serbie s'agrandissait et devenait plus forte depuis que Nemanja, fondateur de la grande dynastie nationale des Nemanjić, avait formé, par l'union de la Zeta et de la Raška, un puissant État indépendant. Son fils Stefan (1196-1228) se proclama roi en 1220, et la royauté (Radoslav, Vladislav, Uroš, Dragutin, Milutin, Stefan Dečanski) dura jusqu'à 1346. Date à laquelle Dušan se fit proclamer empereur et fonda

l'Empire serbe, qui dura (Dušan, Uroš) jusqu'en 1371.

Les Nemanic parvinrent à fonder ainsi un grand et puissant Etat, malgré qu'ils fussent entourés par de puissants ennemis, les Grecs et les Bulgares.

Cet Etat était bien organisé. L'Eglise se rendit autonome, grâce aux efforts de Sava (1160-1235), c'est le Saint Sabbas serbe, fils de Nemanja, et reçut une vigoureuse hiérarchie ecclésiastique, et d'autre part fit sentir son influence civilisatrice sur le peuple. A l'époque de l'empereur Dušan, son métropolitain devint patriarche. On bâtit un grand nombre de monastères, qui furent les principaux foyers des lettres, des sciences et des arts, que les rois protégeaient. On promulgua des lois. Les anciennes coutumes judiciaires, ainsi que les lois byzantines contemporaines, servirent de base au célèbre code de Dušan (1349-1354). Le commerce prit un grand essor, grâce aux relations commerciales avec la république de Raguse et, par elle, avec l'Occident. On se mit aussi à exploiter les mines d'or, d'argent et de cuivre, qui abondaient dans le pays, et cela de très bonne heure, sous le règne de Vladislav (1234-1243). On commença à battre monnaie. On forma aussi une armée forte et nombreuse — surtout pendant le règne de Milutin (1282-1321) — et alors se produit l'expansion de l'Etat. Dans ses trois grandes campagnes contre les Grecs, Milutin conquiert Skoplje (Uskub), une grande partie de la Macédoine et de l'Albanie, à peu près le territoire que l'armée serbe prit aux Turcs durant la première des récentes guerres balkaniques. Dès ce temps, l'Empire de Byzance n'était plus le dangereux voisin de jadis. Le fils de Milutin, Stefan

Dečanski (1322-1331) accomplit quelque chose de plus, à peu près la même chose que fit la Serbie dans la seconde guerre balkanique. Il remporta une victoire décisive sur les Bulgares et les expulsa définitivement des bassins de la Struma et du Vardar (1330). Les Bulgares, encore très puissants jusqu'alors, reçurent un coup mortel par cette victoire. Ainsi, les glorieuses victoires de ces deux Nemanic préparèrent la prépondérance de la Serbie dans les Balkans. Vient ensuite Dušan (1331-1355) qui termina l'œuvre commencée. Par une série de victoires sur les Byzantins, il leur prit la Macédoine entière, la Thrace, la Thessalie, l'Étolie, l'Acarmanie, l'Épire et l'Albanie. Son empire s'étendait au nord jusqu'à la Save et le Danube, à l'est jusqu'à Kavala, au sud jusqu'à l'Arta et Tricala, et à l'ouest jusqu'à la Neretva (Narenta). Il se fit proclamer empereur des Serbes et des Grecs en 1346. Le règne de Dušan représente l'apogée de l'histoire serbe, la période glorieuse entre toutes. Avec son fils l'empereur Uroš (1355-1371) commença la décadence.

Une question, cependant, s'impose à quiconque réfléchit sur cette période de l'histoire serbe. Pourquoi la Serbie, au plus fort de son épanouissement, n'a-t-elle pas fait des efforts sérieux pour s'unir la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie? Pourquoi son expansion s'est-elle dirigée toujours vers le sud et l'est, et jamais vers l'ouest? Il est vrai, les campagnes de Milutin, de Dečanski et de Dušan avaient pour but de délivrer les Serbes méridionaux du joug byzantin et de les unir à la mère-patrie, mais du côté occidental de la péninsule, n'était-ce pas le même peuple qui attendait pour s'unir à la même patrie? Pourquoi notre moyen

âge, à l'époque de son plus grand développement, n'a-t-il pas créé l'union de notre peuple tout entier ? La raison en est bien simple. Du côté du sud et de l'est était l'empire de Byzance, du côté de l'ouest la Hongrie. Le premier était un vieil Etat marchant vers la décadence. Aussi, les Serbes poussèrent-ils toute leur activité de ce côté qui présentait la moindre résistance à leurs aspirations. La Hongrie était un Etat jeune, fort, florissant, plein d'avenir. Les Magyars avaient conquis la Dalmatie, réduit la Croatie à l'impuissance, et fait de grands efforts pour conquérir la Bosnie et la tenir vassale, le tout parce qu'ils tendaient vers la mer Adriatique, si nécessaire à qui veut tenir la partie occidentale de la péninsule. Tout effort serbe du côté de l'Occident eût été vain dans ces conditions, la puissance hongroise étant autre chose que celle de Byzance.

Ce que la Serbie ne put faire, la Bosnie le fit à peu près dans ce temps-là. Au temps de Nemanja, ou presque (XII^e siècle), la Bosnie se détacha des Etats serbes d'alors, se forma en Etat distinct, conservant une certaine indépendance vis-à-vis de Byzance. Elle fut gouvernée par les princes du pays, les bans : le premier, Borić (vers 1154), puis Kulin (1180-1204), contemporain de Nemanja ; ensuite Ninoslav (XIII^e siècle), Stefan Kotromanić (XIV^e siècle) pour ne mentionner que les plus importants. Mais elle entra, dès le commencement, dans la sphère d'influence de la Hongrie, et, avec le temps, devint vassale de celle-ci, bien que luttant sans cesse contre elle. Aux luttes contre la domination magyare se joignirent les luttes contre l'Eglise catholique. Une hérésie s'était introduite en Bosnie, l'hérésie bogoumille, qui a la même origine que la secte albigeoise éta-

blie en France au XII^e siècle. La papauté organisa de véritables croisades contre elle, comme elle fit contre les Albigeois. Toutes ces luttes, religieuses et politiques, affaiblirent beaucoup la Bosnie, qui se trouva souvent en état d'anarchie à cette époque. Pourtant, la Bosnie eut son essor au XIV^e siècle. Elle tendit vers la mer et y obtint un débouché. Elle s'agrandit aussi du côté méridional et du côté oriental. Avec Tvrtko (1353-1391), elle s'érigea en royaume (1377) et chercha à s'étendre. Dans ses campagnes de 1385 et 1390, Tvrtko conquiert la Dalmatie de Kotor (Cattaro) jusqu'à Split (Spalato), excepté la république de Raguse. La Bosnie et la Dalmatie se virent unies après des siècles de séparation et une partie de l'ancien royaume croate fut rétabli sous la main puissante de Tvrtko. Le royaume de Tvrtko devint très puissant, à l'égal de celui de Dušan ; après sa mort (1391) vient la décadence de la Bosnie.

Voilà donc en la personne de Dušan et en celle de Tvrtko, l'apogée de l'histoire yougoslave au moyen âge. L'empire de Dušan († 1355) embrassa toute la partie orientale des pays de notre peuple, le royaume de Tvrtko en embrassa la majeure partie des fractions occidentales. Il s'est formé au XIV^e siècle deux grands noyaux au sein de notre nation. Ils auraient servi de point d'attraction pour tout le reste des pays yougoslaves, n'excluant pas même les pays slovènes. Ils auraient fini probablement par s'unir, par devenir un tout homogène et indissoluble, par former un seul royaume de toutes les provinces habitées par notre peuple. Une période de calme et de paix aurait suffi pour achever ce grand procès historique, si largement et si puissamment esquissé

Cependant, ceci n'eut jamais lieu. Pourquoi? N'oublions pas que les Etats de Dušan et de Tvrtko étaient parvenus à se constituer au XIV^e siècle, à une époque où dans bien d'autres nations, même parmi les grandes, l'unité nationale n'était pas encore accomplie. C'est au XV^e siècle que Louis XI fit l'unité de la France, qui jusqu'alors était divisée en nombreux petits États indépendants. Notre histoire n'a jamais eu son Louis XI, parce qu'elle n'a jamais eu un XV^e siècle libre, où l'on eût pu se consacrer entièrement à l'unification politique. Les Turcs apparurent en Europe à la fin du XIV^e siècle et arrêtaient l'élan de notre vie nationale. Nos deux Etats succombèrent avant d'avoir pu s'unir et s'attacher les restes des provinces yougoslaves. L'invasion turque a singulièrement compliqué et entravé les choses, et nous a fait manquer la mission à laquelle le XIV^e siècle semblait nous avoir destiné. Tout ce qu'on avait réussi à former et à organiser au cours de tant de siècles et au prix de tant d'efforts et de sacrifices, s'écroula d'un seul coup, et des siècles durent s'écouler avant que se présentât l'occasion d'une grandeur pareille à celle de notre moyen âge.

La domination étrangère.

(XV^e-XVIII^e SIÈCLES).

L'invasion turque fut un mal inévitable. C'était quelque chose de formidable, une force à laquelle rien n'aurait pu résister, pareille à une force élémentaire, à des torrents qui brisent les digues et les remparts et contre lesquels tout

effort devient impuissant. Les Turcs n'ont pas seulement conquis nos pays, mais aussi la Bulgarie, Byzance, la Valachie, la Moldavie, la Hongrie et ont même menacé Vienne, Venise et la Pologne. Notre peuple en fut la victime, mais quel peuple ne l'eût pas été à notre place?

Du moins, nous avons succombé glorieusement. La conquête de la Bulgarie par les Turcs (1393) fut l'affaire d'un moment. Nous, cependant, nous avons vaillamment lutté et opiniâtrement résisté presque deux siècles. Chaque province yougoslave se défendit obstinément, jusqu'à la dernière goutte de sang. Chaque pierre fut arrosée de ce sang. Ce n'est qu'après l'épuisement total de toutes les forces dont dispose une nation, que la conquête turque devint possible. L'empire de Dušan fut le premier attaqué; et après les grandes et terribles batailles de la Marica (1371) et de Kosovo (1389), et tant d'autres qui eurent lieu aux XIV^e et XV^e siècles, il céda enfin et fut conquis en 1459. Le royaume de Tvrtko eut le même sort; la Bosnie fut conquise en 1463. L'Herzégovine, qui se sépara au dernier moment de la Bosnie, tomba en 1482. La Zeta (le Monténégro actuel) qui à la mort du dernier des Nemanic, s'était fait État indépendant, fut conquise en 1499. Mais même alors, même au moment où périssaient les derniers restes des anciens États indépendants, la lutte ne cessa pas. En Hongrie les Brankovic, descendants des anciens despotes de Serbie, luttèrent héroïquement contre les Turcs tout le long du XVI^e siècle. En Croatie les héros ne manquèrent pas non plus. Nikola Zrinjski défendit, en 1566, la forteresse de Siget (Sziget) en vrai héros national. Et toute la Croatie, elle aussi, lutta désespérément contre les

Turcs. Les Slovènes résistèrent également aux Turcs, qui au XVI^e siècle arrivaient jusqu'à Trbiž (Tarvis) et Beljak (Villach), et ils remportèrent plus d'une victoire sur eux. Même au XVII^e siècle la résistance continua, sur le littoral croate et ailleurs. Notre peuple a donc bravement lutté, et, par ces luttes dont il fut la victime, il sauva une grande partie de l'Europe d'un des plus grands dangers qui la menaçaient. Notre peuple a servi de rempart à l'Europe et l'a protégée. Il s'est sacrifié pour elle et il a rempli de la façon la plus brillante le devoir que lui imposait sa situation de *propugnaculum reipublicae christianae*, *l'antemurale christianitatis*.

La domination turque dura plus de trois siècles, mais quel en fut le résultat? Sans doute, elle nous a fait beaucoup de mal, mais, quelque pénible qu'elle fût, elle n'a pu nous briser, Malgré les procédés barbares et cruels dont les Turcs se servaient contre nous, la nation ne fut pas exterminée. Bien au contraire, elle tint ferme, se conserva aussi intacte et pure qu'elle était avant l'invasion turque. On pourrait même dire qu'elle en devint plus forte, plus résistante, plus unie. Ainsi que nous l'avons vu, les Turcs envahirent et menacèrent presque tous les pays où se trouvait notre peuple, les pays serbes, les pays croates, les pays slovènes. Ils étaient l'ennemi commun pour toute notre nation, et la nation entière se sentit unie dans le même sentiment de résistance. Ce qu'au cours du moyen âge, on n'était pas parvenu à obtenir : l'unité nationale de toutes les fractions éparses de notre peuple, s'accomplit à l'époque de la domination turque, et c'est pourquoi notre nation en

sortit plus grande et plus unie qu'elle ne l'était auparavant.

La domination turque ne fut pas la seule que notre nation eut à subir. Il y eut encore la domination vénitienne. La république de Venise ayant toujours dirigé ses aspirations vers la côte orientale de la mer Adriatique, s'efforça tout le long du moyen âge, de conquérir celle-ci. Elle finit, durant le XIII^e siècle, par posséder la partie occidentale de l'Istrie, ainsi que les îles Cres (Cherso) et Lošinj (Lussin). Elle obtint, en 1420, toutes les villes de Dalmatie, ainsi que les îles. En 1480 elle obtint l'île de Krk (Veglia) qui jusqu'à cette année faisait partie du royaume croate et était gouvernée par la famille princière des Frankopan. En 1699 elle prit possession du pays entier de Dalmatie, qu'elle garda jusqu'en 1797, lorsque par le traité de Campo-Formio, il fut cédé à l'Autriche.

Seule Raguse resta libre. Cette petite république, comprenant le littoral depuis Pelješac (Sabioncello) jusqu'aux Bouches de Cattaro, avec les îles de Mljet (Meleda), de Lastovo (Lagosta) et d'autres qui faisaient face au littoral, resta seule autonome pendant que les autres parties de la Dalmatie tombaient sous la domination vénitienne. Ce fut seulement en 1808 que cette république libre, qui représentait une grande force commerciale et un foyer des lettres, sciences et arts, fut détruite par Napoléon, puis en 1815, cédée à l'Autriche.

La domination vénitienne n'était pas moins dangereuse que celle de la Turquie. Venise, même, exploitait le pays durement et réduisait le peuple à l'appauvrissement, sans l'aider cependant dans la lutte contre les Turcs. Mais cette

domination, pas plus que l'autre, n'a pu briser la résistance nationale.

Le résultat de cette longue domination — plus longue encore qu'il ne paraît, car l'Autriche, ayant hérité de la Dalmatie et du littoral de Tržić (Monfalcone) à Rieka (Fiume), a conservé la langue italienne comme langue administrative jusqu'à nos jours — est bien mesquin. L'influence de la culture italienne laissée à part, les traces de la domination vénitienne ne sont presque nulle part visibles. Dans le bassin septentrional de l'Adriatique, il est vrai, se trouvent des îlots de langue italienne, dans quelques villes du littoral, mais pareille chose n'arrive-t-elle pas sur le littoral grec, autrefois lui aussi sous la domination vénitienne? Et ceci est-il proportionné à une domination si longue et si dure? Notre nation résista ici aussi bien qu'ailleurs et ne se laissa pas plus dénationaliser par les Italiens que par les Turcs. Sur le littoral entier, dominé autrefois par les Italiens, il ne se trouve nulle part une colonie italienne de quelque importance, un pays italien quelconque, un territoire quelque peu déterminé, qui pourrait vivre sans l'arrière-pays slave. Le littoral entier, de Tržić (Monfalcone) à Spič (Spizza), est resté yougoslave au point de vue ethnographique, et s'est conservé partie intégrante du complexe yougoslave. Aussi forma-t-il une part inséparable et indissoluble de ce même complexe, au point de vue géographique aussi bien qu'au point de vue économique.

La domination autrichienne a été, et est encore la plus dangereuse.

Les Slovènes qui, les premiers, eurent à la subir, restèrent impuissants contre elle. Ils ne

purent rien faire pour s'émanciper eux-mêmes. Sans doute, ils eurent leurs efforts de révolte et d'émancipation, mais ces efforts restèrent vains. Au milieu du XVI^e siècle, ils embrassèrent la Réforme, et un fort mouvement protestant eut lieu dans les pays slovènes. Mais il fut étouffé cruellement par le puissant clergé catholique et les souverains catholiques. A la fin du même siècle, ils se révoltèrent contre les injustices de la domination allemande, et une immense insurrection des paysans, une jacquerie à laquelle participèrent 80.000 paysans slovènes et croates, se produisit et dura quelques années, avec l'intention très prononcée de créer un état essentiellement démocratique. Cependant, cette insurrection fut réprimée avec une rare cruauté. Après ces velléités d'émancipation, les Slovènes restèrent tranquilles, sans pourtant cesser de résister sourdement.

Après les Slovènes, les Croates tombèrent sous la domination autrichienne. Lorsque les Turcs anéantirent le royaume de Hongrie en 1526, la Croatie resta hors de leur domination. Alors la noblesse croate procéda à l'élection du roi de Croatie. Une partie de la noblesse élut Jean Zapolja, roi de Transylvanie, tandis que l'autre fut pour la maison d'Autriche, qui lui promettait un appui dans la lutte contre les Turcs. Ferdinand I^{er} (1527-1564) de la dynastie des Habsbourg, fut élu, avec droit d'hérédité. C'est depuis ce temps-là que la Croatie se trouve sous la domination des Habsbourg, sous laquelle elle a eu tant à souffrir. D'abord, de grande qu'elle était dans les premiers siècles du moyen âge, elle est devenue très petite. La Dalmatie était prise par les Vénitiens, ainsi que nous l'avons vu. La

Slavonie fut bientôt, en 1536, prise par les Turcs, qui la gardèrent jusqu'en 1699. Les Habsbourg la divisèrent encore et l'amoindrirent. De bonne heure ils formèrent au sein de la Croatie, à la frontière méridionale de celle-ci, un État spécial, la Province Militaire, qui était soustraite au pouvoir du ban de Croatie. Au commencement du XVII^e siècle, la Croatie était réduite à un domaine très restreint. De l'ancien royaume florissant il ne restait que les *reliquia reliquiarum regni*. Les Habsbourg ne se contentèrent pas de diviser et de morceler ainsi la Croatie. Ils voulurent l'opprimer entièrement, la rendre impuissante, la réduire à la condition d'une simple province autrichienne. Profitant d'une conjuration à laquelle participaient les représentants des plus illustres familles nobles de la Croatie — la conjuration de Zrinjski et de Frankopan, les deux héros nationaux, qui furent décapités en 1671 — les Habsbourg usèrent de tous les moyens pour étouffer l'esprit d'indépendance chez les Croates. On suspendit la constitution, on extermina la puissante noblesse d'alors, on organisa un tel régime de terreur que le peuple n'eut plus qu'à se soumettre. L'esprit d'indépendance étant étouffé, il ne restait plus qu'à dénationaliser la Croatie, et c'est ce que s'efforcèrent de faire Marie-Thérèse (1740-1780) et Joseph (1780-1790), en introduisant le système de germanisation et leur régime absolutiste. La diète croate, de guerre lasse, et n'ayant plus d'espoir de conserver l'autonomie intérieure du pays, se soumit au ministère hongrois en 1790. C'était la fin de l'autonomie croate. Dès ce moment, la Croatie cessa presque d'être un État.

Les Serbes de Hongrie, qui y avaient émigré

en grandes masses en 1690, à l'appel de l'empereur Léopold I^{er} (1657-1705) qui leur garantissait une autonomie par diplômes et privilèges, n'eurent pas meilleur sort. On se servit d'eux tant qu'on en eut besoin pour défendre le pays contre les Turcs. Mais on ne respecta pas les privilèges donnés, on ne leur donna point d'autonomie, on viola même les droits incontestables de leur Eglise.

La domination étrangère a fait beaucoup de mal à notre nation, et l'existence de celle-ci était gravement menacée. A la fin du XVIII^e siècle, il semblait qu'elle touchât à sa fin.

La délivrance et le réveil.

XIX^e ET XX^e SIÈCLES

Le XIX^e siècle apporta la délivrance et le réveil à notre nation. Ce qui semblait mort sous la longue et dure domination étrangère se réveilla tout d'un coup, et l'émancipation commença à se frayer un chemin.

La Serbie s'émancipa la première, et se forma en État. Mais qu'elle fut pénible, cette émancipation ! Un Anglais ou un Français ne peuvent pas se faire une idée des difficultés et des obstacles auxquels se heurtent, de nos jours, les efforts d'une émancipation politique ! il y a beaucoup de siècles que ce procès historique a eu lieu chez eux ! Que de sang un peuple doit-il verser, que d'efforts doit-il endurer pour s'émanciper ! Combien de guerres doit-il faire pour se délivrer du joug étranger ! Et une fois la victoire remportée, combien d'efforts à faire pour obtenir, du tribunal de la diplomatie européenne, les moindres

résultats ! Car ce qu'on obtient n'est nullement en proportion avec les sacrifices qu'on a faits. Ensuite, l'émancipation une fois faite et l'Etat reconnu, quelle tâche difficile que de conserver ce qu'on a péniblement acquis et d'avancer en tout, de faire des progrès au point de vue économique aussi bien qu'au point de vue de la civilisation, lorsqu'on n'a que de très modestes moyens et qu'on se trouve au milieu des inimitiés que rencontrent les petits peuples ! L'émancipation politique de la Serbie a été très difficile et très pénible. Elle a été accomplie surtout par le sang et l'énergie du peuple serbe.

C'est en 1804 que commença l'émancipation de la Serbie. La Serbie n'était qu'un pachalik de la Turquie. Les excès barbares que commirent les Turcs envers leurs sujets serbes causèrent un soulèvement général. Karageorges († 1817), le fondateur de la dynastie actuellement régnante en Serbie, et d'ailleurs simple paysan, fut le chef de cette insurrection. Dix années entières il soutint constamment la guerre contre les Turcs, les chassa du pays, prit les forteresses et les villes, et délivra du joug turc tout le pachalik, c'est-à-dire la partie septentrionale de la Serbie actuelle. De grands corps d'armée turque furent expédiés contre les insurgés. Ceux-ci, cependant, d'abord seuls et dès 1807 aidés par les Russes, les battirent tous et restèrent victorieux. Le résultat de ces héroïques campagnes serbes finit par se faire voir. Le traité de Bucarest (1812), par lequel fut conclue la paix entre la Russie et la Porte Ottomane, stipula, dans son article VIII, l'obligation pour la Turquie de donner, d'accord avec les insurgés, une autonomie à la Serbie. La situation internationale étant très défavorable à

ce moment, la Turquie vit dans ce traité un prétexte d'entrer en Serbie avec d'énormes forces militaires et de la conquérir simplement (1813). Deux années plus tard, en 1815, une nouvelle insurrection serbe eut lieu, et le chef en fut Miloš Obrenović, fondateur d'une seconde dynastie nationale. Miloš resta victorieux et obtint du sultan une faible administration autonome. Plus tard, grâce à une situation internationale plus favorable qu'à l'époque de Karageorges, et surtout aux négociations diplomatiques, assidues et habiles, de Miloš, qui le désignent comme un génie politique et un vrai homme d'Etat, — on accorda à la Serbie une large autonomie constitutionnelle par la convention d'Akermann, conclue entre la Russie et la Porte (1826), puis on assura à Miloš la dignité princière avec droit d'hérédité par le hatching de 1830. Il ne restait plus au prince Miloš qu'à forcer les Turcs à lui céder quelques districts qui lui étaient garantis par les traités. La Porte se refusant à le faire, Miloš les prit par force en 1833, et régla ensuite la chose à l'amiable.

Ainsi, après trente ans de guerre et de négociations diplomatiques (1804-1833), la Serbie était devenue une principauté autonome sous la suzeraineté du Sultan. Dès lors elle se consacra entièrement à l'organisation intérieure, aux travaux d'ordre et de civilisation. C'est ce que firent les successeurs de Miloš : ses fils Milan (1839) et Michel (1839-1842), Alexandre Karagjorgjević, fils de Karageorges (1842-1858), et Miloš lui-même durant son second règne (1858-1860). Sous le second règne du prince Michel (1860-1868), la Serbie se transforma entièrement, acheva son organisation constitutionnelle et militaire, et

aspira à délivrer du joug ottoman les Serbes hors de la frontière de la principauté. Le prince Michel prépara tout pour exécuter ces desseins. En vue d'une vaste action militaire contre les Turcs, il conclut des traités avec le Monténégro, la Grèce, le comité des émigrés bulgares (la Bulgarie n'étant pas encore délivrée). Il travailla aussi beaucoup à faire de même avec la Roumanie. Il créa enfin une organisation dans la Bosnie et l'Herzégovine, qui se tinrent prêtes à se soulever au moment propice ; il se mit aussi en relations avec les représentants de la vie politique nationale croate. La mort prématurée du prince Michel empêcha la réalisation de ces grands desseins, et Michel ne réussit qu'à obtenir (1867) l'évacuation des citadelles de la Serbie où l'armée turque tenait garnison, ce qui paralysait toute action du prince. Son successeur, le prince (et plus tard roi) Milan, dans les deux guerres contre les Turcs (1876-1878), agrandit la Serbie en obtenant les districts de Niš, Pirot, Vranja et Leskovac, la proclama indépendante (1878) et l'érigea plus tard en royaume (1882). Cependant, la situation internationale créée par le néfaste traité de Berlin (1878) était très difficile. La Bulgarie, devenue principauté, devint de bonne heure une rivale et une ennemie. La Bosnie et l'Herzégovine furent occupées par l'Autriche Hongrie, et le chemin était ouvert au *Drang nach Osten* allemand. Aussi la Serbie, durant les règnes de Milan (jusqu'à 1889) et d'Alexandre (1889-1903) resta-t-elle passive et impuissante. Les grands desseins du prince Michel étaient ajournés ; on se contentait de réorganiser le pays intérieurement. En cela, on fit de grands progrès, et la Serbie devint un

Etat moderne, au sens le plus large du mot.

Ce n'est qu'avec l'avènement du roi Pierre (1903) que la Serbie reprit son mouvement d'expansion et suivit le chemin rêvé par le prince Michel. Les deux guerres balkaniques (1912-1913) agrandirent la Serbie du territoire classique serbe de la vieille Serbie et de la Macédoine, et lui donnèrent un prestige égal à celui qu'elle avait au moyen âge sous les règnes des plus puissants Nemanic'. La guerre contre l'Autriche-Hongrie, qui lui a été imposée et où elle est restée victorieuse jusqu'à 1915, ouvre à la Serbie des horizons plus larges encore et lui inspire l'espoir de voir tout le peuple yougoslave réuni sous son sceptre.

Après la Serbie, le Monténégro fut formé en Etat. Ce pays montagnard, à vrai dire, avait conservé une ombre d'autonomie jusque sous la domination turque, et posséda un régime théocratique national durant les XVI^e et XVII^e siècles déjà ; d'autre part, il lutta constamment contre les Turcs durant le XVIII^e siècle. Mais la véritable émancipation politique commença au XIX^e siècle, avec l'évêque Pierre I^{er} Petrović († 1830), contemporain de Karageorges, qui résista vaillamment à toutes les attaques turques contre l'indépendance monténégrine. Le dernier prince-évêque Pierre II, lui aussi de la dynastie des Petrović (1830-1851), fut le premier à faire reconnaître, par la voie diplomatique, la situation internationale de l'Etat indépendant du Monténégro, comme aussi à organiser intérieurement le pays qui se trouvait jusqu'alors en état d'anarchie par le fait des tribus indisciplinées. Son successeur Danilo se fit proclamer prince (1851). Sous le règne de Nicolas (depuis 1860), après

les deux guerres contre les Turcs (1876-1878) menées d'accord avec la Serbie, la principauté s'agrandit en obtenant aussi l'accès à la mer, devint indépendante (1878) et s'érigea de nos jours en royaume (1910). Les deux récentes guerres balkaniques (1912-1913), auxquelles le Monténégro participa avec un héroïsme exemplaire, lui valurent encore des agrandissements territoriaux, lui donnant une frontière commune avec la Serbie. Le Monténégro et la Serbie, se touchant ainsi, ont l'ardent désir de s'unir définitivement en un seul royaume. Après tant d'exploits héroïques, tant de luttes et tant de sang versé, le petit et brave Monténégro a mérité qu'on réalise ce désir.

Nous avons vu avec quelles peines et quels terribles sacrifices, s'était faite l'émancipation politique de la Serbie et du Monténégro. Les peines et les sacrifices n'étaient pas moindres dans les pays yougoslaves qui sont encore sous la domination étrangère. La Bosnie et l'Herzégovine, où l'esprit national était presque aussi vif qu'en Serbie et au Monténégro, firent plusieurs efforts pour s'émanciper du joug ottoman, mais ne réussirent guère. L'insurrection des musulmans en 1832, et celles des orthodoxes en 1853, 1857, 1861 et 1875, qui toutes visaient à l'indépendance de la Bosnie, ont eu pour résultat l'occupation de la Bosnie (1878) et plus tard l'annexion (1908) par l'Autriche-Hongrie. Tant de sang de notre peuple fut versé pour la réalisation d'une iniquité sans égale.

Quant à notre peuple en Dalmatie, Croatie et dans les pays slovènes, nous savons que l'esprit national, à la fin du XVIII^e siècle, était en péril, qu'il allait presque étouffer et disparaître, qu'il

était en défaillance et décadence constante, tant l'oppression italienne, hongroise et allemande était grande.

Mais, au commencement du XIX^e siècle, l'esprit national, ensommeillé et endormi jusque-là, se réveilla tout d'un coup et devint de jour en jour plus puissant. C'est Napoléon I^{er} qui donna la première impulsion à ce réveil du sentiment national. Par les traités de Presbourg (1805) et de Schœnbrunn (1809), Napoléon obtint la Dalmatie entière, l'Istrie, la Gorica et la Gradiška, la Carinthie, la Carniole et une grande partie de la Croatie. Il réunit, dans une seule administration et sous le nom de Provinces Illyriennes, tous ces pays qui depuis des siècles ne s'étaient pas vus réunis. Il y porta un régime de liberté, donna à la vie nationale un souffle nouveau, et, ce qui était d'importance capitale pour notre peuple, il introduisit la langue nationale dans les écoles et l'administration. Après une époque de germanisation — ou d'italianisation — à outrance, où la langue nationale était chassée de l'administration et brutalement combattue et méprisée, elle vint de nouveau faire valoir ses droits.

Malheureusement, ce régime fut de courte durée. Lorsque, au congrès de Vienne (1815) on ôta les provinces illyriennes à Napoléon pour les restituer à la maison des Habsbourg, l'ancien ordre de choses fut rétabli, et la langue et l'esprit nationaux furent de nouveau proscrits.

Cependant, ce qui avait été une fois acquis n'allait pas se perdre. La conscience nationale une fois réveillée, trouva son chemin malgré toute la rigueur de la politique de germanisation et de magyarisation imposée au pays. C'est par la littérature d'abord que se manifesta le nouvel

esprit. En Croatie, Ljudevit Gaj (1835) accomplit la grande réforme de la langue littéraire croate, et fit sentir les charmes et la puissance de cette belle et fraîche langue nationale qui allait dépérisant. Aussitôt, son œuvre eut une répercussion dans la vie politique. On demanda de toutes parts la restitution de la langue croate en tant que langue administrative. Les Magyars combattirent avec frénésie et insolence ce nouveau réveil du sentiment national. Ils s'efforcèrent d'imposer à tout prix la langue magyare dans l'administration et dans les écoles de Croatie. Nonobstant, la diète croate vota unanimement (1847) l'introduction de la langue croate dans les écoles et l'administration croate. En revanche, le Parlement magyar promulgua en 1848 des lois qui tendirent à annuler complètement l'autonomie croate. Le conflit était inévitable, et il se fit les armes à la main. Lorsqu'en 1848 éclata la révolution magyare contre la Cour de Vienne, le ban croate Jelacić, appuyé par la diète et par le peuple entier, déclara la guerre au ministère révolutionnaire hongrois, et passa la Drave au mois de septembre 1848, à la tête d'une armée de 40.000 hommes.

Les Serbes de Hongrie qui étaient aussi maltraités que les Croates par les Magyars, et qui avaient demandé leur autonomie — tant de fois promise et jamais accordée — firent cause commune avec les Croates, et marchèrent avec une forte armée, sous le commandement de leur voivode Šupljikac, contre les Hongrois. Alors, on donna aux Serbes de Hongrie une autonomie, la *Vojvodina*, avec un *voivode* comme chef. La *Vojvodina* était une province qui comprenait la Sirmie, la Bačka et le Banat.

On connaît la fin de la révolution magyare. Le 13 août 1849 eut lieu la capitulation magyare à Vilagos. L'Autriche, avec l'aide de la Russie son alliée d'alors, resta victorieuse. Les Serbes et les Croates eurent le droit de demander l'amélioration de leur situation politique, après tant de sacrifices faits pour l'Autriche, en un moment des plus critiques. Mais non. L'Autriche favorisa les Magyars et fit tous les torts à notre peuple. En 1850-60 régnait en Croatie le système de Bach, système de la réaction la plus noire, de germanisation, de cléricanisme, de militarisme tel qu'on n'en avait pas vu depuis les temps de Joseph II. Quant aux Serbes, on leur supprima simplement la Vojvodina qu'on avait formée en 1848. Mais tout finit, et le système Bach s'écroula bientôt dans la débâcle de l'Autriche en 1859. On dut céder aux demandes du peuple. La langue croate fut introduite dans l'école et l'administration. Bientôt la Croatie régla ses rapports envers la Hongrie, et conclut en 1868 le compromis hongrois-croate. Il est vrai que ce compromis est loin de satisfaire les aspirations nationales, mais quand même il assurait à la Croatie et Slavonie une autonomie complète d'administration, et lui reconnaissait une position politique spéciale. Mais ce compromis ne fut jamais observé, et au contraire dès les premiers temps il fut lésé par le contractant le plus fort. D'un côté la Croatie fut exploitée économiquement par la Hongrie et asservie par une politique de voies ferrées, d'un autre côté les Magyars ne tenant pas compte du compromis essayèrent d'étendre leur politique magyarisatrice au delà de la Drave. Le despotisme étranger atteignit un tel degré qu'une révolte éclata en 1873 à Ra-

kovica. Eugène Kvaternik en fut le promoteur et il paya de sa vie son patriotisme. De nouveaux actes contraires à la loi produisirent de nouvelles effervescences, des mouvements insurrectionnels éclatèrent (1883) à Zagreb et dans la province. La constitution croate fut suspendue et on nomma un commissaire royal pour la Croatie. Après le commissariat, Khuen Hedervary fut nommé ban de Croatie.

Le régime du ban Khuen Hedervary (1883-1903) représente la période la plus scandaleuse de l'histoire croate contemporaine. C'est alors que, par une falsification honteuse, la Hongrie enleva la ville de Rieka (Fiume) aux Croates. Et plus tard, les scandaleux procès d'Agram (1908) et de Vienne (1908) furent autant de repréailles sur la Croatie. Mais le peuple résista encore, et ses sentiments devinrent de plus en plus nets et forts. En 1905, la résolution de Fiume et de Zara constitua la coalition serbo-croate, la meilleure garantie de la vie politique en Croatie.

Malgré tout, la Hongrie n'a pas réussi à soumettre la Croatie, ni au point de vue constitutionnel, ni au point de vue national. La Croatie est restée le seul pays non magyar en Hongrie, qui ait conservé une autonomie, lui reconnaissant, comme à une nation distincte, l'individualité politique et nationale.

La Dalmatie, où les traditions yougoslaves ont toujours été très vivantes, avait pris une part active au mouvement illyrien de Gaj et, bien que rattachée officiellement à la Cisleithanie, elle suivait avec une attention émue les événements de Croatie. Le réveil national des Yougoslaves, qui s'est produit dans la seconde moitié du XIX^e siècle quand les Italiens avaient en

maines les pouvoirs publics avec tous les moyens d'instruction publique, se manifesta dans de longues luttes politiques. Le jeune parti national serbo-croate portant, inscrite sur son drapeau, la devise de l'unité nationale, acquit la majorité des sièges à la diète provinciale (1874) et conquiert successivement toutes les communes à l'exception d'une seule (Zadar). Aussi le gouvernement dut-il céder aux demandes du peuple et la langue nationale fut introduite dans les écoles et dans les administrations, où elle occupa toutefois une place secondaire jusqu'en 1912.

Les Slovènes eurent aussi leur réveil, quelque temps après celui des Croates. Chez eux, ce réveil commença également à se manifester dans la littérature. Ce que Gaj fit parmi les Croates, Bleiweis le fit partiellement parmi les Slovènes (1843). De littéraire qu'il était, le mouvement devint bientôt politique. En 1848, les députés slovènes viennent pour la première fois au Parlement de Vienne, et réclament l'introduction de la langue nationale, l'égalité du peuple slovène avec les autres peuples de l'Autriche, l'union de tous les Slovènes dans une entité administrative, la création de l'Université slovène. En 1860, le conflit national entre les Allemands et les Slovènes s'accroît plus fortement, et ceux-ci luttent énergiquement contre leurs oppresseurs séculaires. En Carinthie, la germanisation, aidée par les Allemands de l'Empire même, est tellement opprimante que les Slovènes y sont restés jusqu'à présent en minorité. En Styrie, la lutte s'est engagée sur toute la ligne, et l'espoir de la victoire est du côté de notre peuple. En Carniole, les nôtres sont sortis vainqueurs dès 1882, lorsqu'ils ont obtenu la ma-

porité à la diète du pays aussi bien que dans la magistrature.

Le réveil national en Gorica-Gradiška et en Istrie, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, fut en étroite connexion avec le mouvement national en Croatie et Dalmatie et dans les pays slovènes. Ici les Croates et Slovènes eurent à lutter contre l'élément urbain et le capitalisme italiens qui trouvèrent un appui dans le système réactionnaire autrichien. En Gorica-Gradiška les Slovènes firent des progrès remarquables et obtinrent que leur langue nationale fût respectée dans l'administration d'Etat et autonome. En Istrie la lutte nationale amena le compromis électoral entre les Italiens et les Croato-Slovènes en 1908, compromis qui forma la base des négociations de 1908-1914, et qui n'ont pas donné jusqu'à cette date de résultats satisfaisants.

La lutte que notre peuple mène contre les Allemands est d'une importance qui ne peut être assez appréciée. Avec toute leur force numérique, avec toute leur supériorité économique et autre, avec leur énergie qui est des plus tenaces et qui va directement au but qu'ils se proposent, avec une expansion agressive qui vise l'anéantissement de l'ennemi sans quartier, — les Allemands n'ont pas réussi à germaniser les Slovènes ni à briser leur résistance. Les provinces même les plus exposées, tels le bassin de la Drave en Carinthie et celui de la Mur en Styrie — résistèrent héroïquement à l'agression. Du sud des montagnes de Tabor et de la ville de Gratz, jusqu'à la mer, dans tout ce pays, les Slovènes se sont affirmés aux points de vue national et politique, et ont fait des progrès aux points de vue économique et de la civilisation.

Et pour bien juger ce fait, il suffit de se rappeler que les régimes qui se sont succédés en Autriche, se sont, durant de longues périodes, servi contre les Slovènes de l'entier appareil d'une organisation bureaucratique parfaite, du système scolaire, de la politique commerciale, de l'armée même, de tous les moyens enfin qui sont à la disposition de qui veut quelque chose sans merci et sans pitié. Cette résistance, donc, des Yougoslaves contre l'invasion des Allemands si puissants, à tout point de vue et qui voulaient conquérir le sud de l'Europe et l'Adriatique, a de beaucoup contribué à sauver l'Europe de l'hégémonie allemande.





